GALERIE DE FAMILLE.

R.P. FRANÇOIS VICTOR-MARIE BOUSSO O.M.I.

(1881 - 1944).

I.

Années de préparation.

A. - *Au pays natal.*

Dans la soirée du 22 septembre 1903, cinq jeunes gens prenaient le train à la petite gare de Malansac (Morbihan), pour se rendre au noviciat oblat du Bestin, en Belgique. Ils étaient tous originaires des paroisses avoisinant Malansac et devaient tous passer en Amérique dans la suite. Trois d'entre eux prendraient successivement charge de la même mission indienne dans le Vicariat du Mackenzie.

L'un des cinq s'appellait l'abbé François-Victor-Marie Bousso. Il était né le 15 Février 1881, dans le bourg de la pittoresque paroisse de Saint-Congard, juste à la jonction de la route qui conduit de Redon à Ploërmel avec celle de St. Martin, qui traverse le canal de Nantes à Brest, quelques centaines de mètres plus loin. Ses parents tenaient là un confortable hôtel de campagne portant l'enseigne: « Bousso-Quélard loge à pied et à cheval ». C'étaient d'excellents chrétiens, alliés aux meilleures familles des environs.

Malheureusement le jeune homme avait été bien précocement privé de leur affection. Dès l'âge de quatorze ans, il perdait sa mère, et son père mourait deux ans plus tard, le laissant orphelin avec une unique sœur plus jeune que lui. Par chance, les deux enfants trouvèrent dans leur parenté l'intérêt et la protection dont ils avaient tant besoin.

Dès ses débuts à l'école communale, son tempérament éveillé et sa vive intelligence non moins que ses espiègleries avaient attiré sur François l'attention de la Soeur Directrice, qui songea de bonne heure à l'orienter vers le sacerdoce. Servant déjà au saint autel en qualité d'enfant de choeur, il entra d'abord au collège Saint-Sauveur à Redon, puis au petit Séminaire diocésain de Ploërmel. De là, il passa au grand Séminaire de Vannes, fit une année de service militaire, fut un an surveillant au petit Séminaire et, ayant subi avec succès les examens requis et reçu préalablement la tonsure cléricale et les Ordres mineurs, il fut appelé au sous-diaconat le 15 Juillet 1903, à l'âge de 22 ans et demi. C'est alors qu'il se décida à entrer chez les Oblats, attiré principalement par un brûlant désir d'apostolat dans les régions particulièrement pénibles de l'extrême Nord canadien.

Cette détermination causa une grosse surprise dans la paroisse; car il y jouissait d'une exceptionnelle popularité, due pour une part au fait qu'il en était alors le seul séminariste, et encore plus à son caractère enjoué et fort sympathique. C'est que, en effet, malgré les douloureuses épreuves de son adolescence, il était plus généralement gai que morose. Au petit comme au grand Séminaire, il avait toujours pris rang parmi les plus turbulents élèves, et, au temps des vacances, on le rencontrait roulant en vélo un peu sur toutes les routes. Il fut même, en cette région, l'un des vulgarisateurs de ce pratique véhicule.

Les jeunes gens surtout, pris par son enthousiasme communicatif, lui témoignaient une étonnante affection. Une certaine après-midi, à l'issue des vêpres, s'entretenant avec un groupe dans l'ancien restaurant paternel, n'en avait-il pas décidé sur le champ une quinzaine à se rendre avec lui, dès le dimanche suivant, en pèlerinage à Ste Anne d'Auray?... Aussi, d'apprendre qu'il allait s'exiler en Belgique et partir aux missions étrangères cela provoqua un émoi com-

préhensible et lui valut plus d'une opposition. Il y était pourtant bien résolu et ne rêvait déjà plus, dès ce temps-là, que du Mackenzie...

B. - *Noviciat.*

L'année de noviciat 1903-1904 pourrait bien être considérée comme historique dans la congrégation. A cause de la persécution religieuse qui sévissait en France, le noviciat Oblat d'Angers dut d'abord se joindre à celui du Bestin, en Belgique. Puis, la précarité d'existence des Séminaires eux-mêmes eut pour conséquence de pousser beaucoup de candidats au sacerdoce vers les sociétés adonnées à l'apostolat en pays lontains. C'est ainsi que le « Château St. Joseph du Bestin » se trouva abriter pour la première fois plus de trente novices, en majorité engoués du désir de saintes aventures.

De zèle, certes, on n'en manquait pas... Mais de plier toute cette jeunesse ardente aux méthodes calmes et à la régularité quasi monastique, au milieu de cette immense forêt des Ardennes, parmi biches et sangliers, ce fut une lourde tâche pour le bon Père Maître Abhervé-Guéguen, qui en était pourtant à sa douzième année dans ces délicates fonctions. La vérité oblige à dire que le Frère Bousso ne fut pas toujours d'une docilité parfaite. Certains écarts de parole et une influence réelle quoique non cherchée sur des condisciples plus jeunes ou moins avancés aurait peut-être pu nuire à la bonne marche de la communauté. Par contre, il rachetait ces défauts par beaucoup d'initiative, de savoir-faire et surtout un dévoûment qui ne savait jamais reculer, comme il le prouva bien à l'occasion de la grave maladie d'un bon Frère convers. D'ailleurs, il souffrait lui-même d'une position anormale sous plus d'un rapport sans qu'il en fût cause. Elle lui devint tellement insupportable au printemps de 1904 qu'il fut contraint d'interrom-

pre son noviciat, pour raison de neurasthénie, et n'y revint qu'après trois mois de vacances au pays natal.

Admis à la profession perpétuelle pour la fête de Noël, il se rendit ensuite au scolasticat de Liége, reçut l'onction sacerdotale le 19 Mars 1905, et s'embarqua le mois suivant pour les missions du Mackenzie, en compagnie de Mgr Gabriel Breynat O.M.I., l'intrépide Vicaire Apostolique de ces froides contrées. Son rêve de jeunesse était enfin réalisé.

II.

Chez les Indiens du Mackenzie.

A. - *Resolution.*

Est-il exagéré de croire que jusque-là il avait un peu trop entrevu la vie missionnaire comme au travers d'un prisme embellissant et que le contact avec la prosaïque réalité lui apporta d'assez amères déceptions?... Nul n'aurait lieu de s'en étonner. Le P. Boisramé O.M.I., dans l'une de ses « Méditations », parle d'ouvriers évangéliques qui, après avoir, toute leur jeunesse, désiré l'apostolat parmi les « sauvages », se montrent surpris dans la suite « d'avoir affaire à des sauvages ». Mais passons...

La première obédience plaça le nouveau-venu dans la tribu des Montagnais, au Fort Résolution, situé au Sud-Est du Grand Lac des Esclaves. Il y trouvait deux compatriotes classés à juste titre parmi les plus méritants de ces héros nordiques: les RR. PP. Arthur Laity et Louis Dupire, O.M.I. Ce fut sous leur direction qu'il maîtrisa, du reste, sans trop de peine, grâce à son excellente mémoire, les langues indiennes. Muni de cette arme précieuse, il fut bientôt à même de se livrer à la lutte pour les âmes.

Nul n'ignore que, dans la plupart de nos Missions, les travaux manuels ont toujours accaparé une grosse partie du temps des prêtres mêmes. Ils manquaient

d'autant moins à Résolution, ces années-là, que le Vicaire apostolique y faisait construire une importante école-pensionnat dont il fallait assurer aussi la subsistance. Donc, travaux de pêche, de bûchage, de chasse, de défrichage, etc., il y en avait pour toutes les forces et pour tous les goûts. Encore néanmoins, avant de s'y montrer compét nt, fallait-il d'ordinaire recevoir les leçons du prochain...

Le P. Bousso aimait à raconter plus tard comment il apprit à dresser des clôtures de perches autour des champs. Mgr Breynat l'avait confié, ce matin-là, aux soins du Frère Le Barbier O.M.I. Celui-ci était, certes, un bon religieux, mais peu loquace, parlant d'autant moins que, né « bretonnant », le français n'était pas sa vraie langue maternelle et que, par excès de malheur, il bégayait.

Les voilà donc l'un et l'autre partis avec leurs haches et leurs maillets. Précédemment le Frère avait déjà planté quelques piquets et ramassé un moyen tas de minces épinettes ébranchées et écorcées. Sans autre préambule, il dit à son élève:

— « Re... re.., regardez et fft... faites comme moi ».

Prenant alors les perches l'une après l'autre, il en édifia rapidement une sorte de barrière, sans ajouter un mot. Puis, quand il eut fini:

— « Main... maint'nant, vous... vous avez vu; fff... faites pareil ».

Et jetant incontinent toutes ses perches par terre, il s'en alla travailler seul à l'autre bout du terrain.

— « S'il m'avait au moins laissé sa travée pour modèle... » pensa le Père

Puis, en réfléchissant et avec le plus d'attention possible, il reprit lentement l'ouvrage du Frère. Naïvement il pensait n'y avoir pas trop mal réussi. Aussi, quand le Frère revint, à l'appel de la cloche annonçant le dîner, n'hésita-t-il pas à lui demander avec une pointe de satisfaction hâtive:

— « Trouvez-vous cela bon comme ça, Frère Barbier? ».

Le Frère regarda, renifla, bégaya et finit par dire:

— « Vous... vous... vous travaillez cco... cco... comme un man.., man... mangeur de lard ».

— « Il m'aurait dit: "comme un goujat", je ne serais pas resté plus ahuri », déclarait le Père, en riant de bon cœur, quand il racontait cette aventure.

« Mangeur de lard » est une expression courante dans la région du Mackenzie pour désigner un étranger nouveau-venu qui ne connaît encore que les méthodes de son pays d'origine, où l'on mange habituellement de la viande de porc plutôt que de l'orignal ou du caribou. Le Frère Le Barbier n'avait donc aucune intention de blesser le P. Bousso qui malheureusement n'avait jamais entendu ce mot-là et l'interprêtait comme un blâme. Par chance que pendant le dîner, le bon Frère voulut bien se montrer plus accommodant. A Monseigneur qui lui demandait:

— « Eh bien, Frère, êtes-vous content de votre élève-là » il se contenta de répondre:

— « A... a... a...vec de l'attention et de la pé... pé... persévérance, i... i... il pourra faire qué'que chose ».

Alors, le visage du jeune Père se rasséréna, et, non sans une pointe de malice qui provoqua l'hilarité générale, il interrogea:

— « Qu'est-ce que c'est que ça, "un mangeur de lard"? ».

B. - *Au Fort Raë.*

Trois ans venaient de s'écouler quand une décision de l'autorité l'envoya à la Mission Ste Anne, qui est située à l'embouchure de la Rivière-au-foin. Il remplaçait là son cousin, le P. Joseph Frapsauce, et devait tenir compagnie au P. Charles Gourdon O.M.I. Mais, dès l'année suivante, il se rendait à une autre

extrémité du lac, à St Michael du Fort Raë, pour y succéder au R. P. Alphonse Duport O.M.I. nommé Supérieur à Résolution. Il devint ainsi socius d'abord du R. P. Bruno Roure O.M.I., le véritable apôtre des Plats-Côtés de chiens, et ensuite du jovial P. Nicolas Laperrière O.M.I., son successeur.

Bientôt expert dans l'usage de la langue, la conduite des chiens et les mœurs des habitants, il pouvait désormais donner libre cours à l'enthousiasme de son tempérament et à son goût des voyages. Aussi que de belles randonnées depuis les rives du lac des Esclaves jusqu'aux approches de celles du Grand lac d'Ours!... Longtemps après son départ, il y eut encore de nombreux échos de ses pérégrinations en traîneau, l'hiver, et en canot, l'été. pour visiter les Indiens dans leurs camps et leur porter à domicile les bienfaits religieux qu'ils ne pouvaient que très difficillement aller chercher aux-mêmes au fort. Ne le vit-on pas, une année, vers le mois de Mars, à l'époque de la grande neige, prendre à travers bois la direction du Fort Providence, puis revenir en canot par le lac des Esclaves, après la débâcle des glaces, vers la fin de juin. Trajet d'au moins cent-cinquante lieues...

Ce n'est donc point sans raisons que le R. P. Duchaussois O.M.I. s'est permis d'écrire que « les Pères Bousso et Duport furent les grand coureurs de tous les camps » indiens de ces parages. C'est peut-être pareillement leur popularité qui leur a valu l'honneur de laisser leurs noms à deux petites rivières qui deversent leurs eaux dans ce bras septentrional du Grand lac des Esclaves tels qu'on peut les voir inscrits sur les cartes officielles du Dominion canadien.

Le P. Bousso aimait beaucoup ses Plats-Côtés de chiens, malgré leur crasse et leurs poux et ses gens le lui rendaient bien. Néanmoins, un jour, il faillit être lynché par un groupe d'entre eux. Quelle abo-

mination avait-il donc commise? Qu'on le devine... Un ouragan d'une violence inouïe s'était brutalement déchaîné, un certain automne, sur les habitations du fort. Quel criminel humain pouvait avoir provoqué une semblable fureur des esprits aëriens?... Malheur, juste quelques jours auparavant, le P. Bousso avait tué sur l'échafaud à poissons de la Mission, un corbeau trop rapace et l'avait accroché au bout d'une perche pour servir d'épouvantail aux congénères. L'acte en lui-même n'eut pas été grave; mais, voilà, ce fameux corbeau devait être « tabou », et son esprit irrité avait pu mettre en effervescence l'instinct vengeur de tous les éléments atmosphériques. Tirer un corbeau « tabou », quel crime abominable!

« Sa peccadille fut jugée un cas pendable ».

Le pauvre occiseur finit par en sortir sur un blâme public, mais non sans avertissement de ne plus recommencer... L'histoire n'affirme pas qu'il promit d'en tenir compte.

C. - *Rivière-au-Foin.*

En été 1915, l'obéissance le ramenait une seconde fois à la Rivière-au-Foin; car le R. P. Gourdon s'en allait jouir d'un repos temporaire bien mérité par trente ans de vie nordique. Succession très peu attrayante assurément pour un missionnaire ardent, habitué aux sympathiques Plats-Côtés réputés pour la sincérité de leur foi, leur amour de la prière et leur attachement aux pratiques de la religion catholique.

La mission Ste Anne, au contraire, se remettait péniblement d'une forte secousse morale qui avait failli engloutir toute la petite chrétienté dans le gouffre de l'hérésie. Fondée en 1869 par le R. P. Gascon, O.M.I., elle n'avait pourtant jamais reçu de formation complète. A cause de sa population restreinte, et d'ailleurs peu docile, à cause encore plus

du manque de personnel, il fut longtemps impossible d'y laisser un prêtre résident.

Pour comble de malchance, en 1893, un ministre anglican, le révérend Marsch, qui avait précédemment échoué au Fort des Liards, vint s'y établir, sollicité par les Indiens eux-mêmes. Avec lui le loup était entré dans la bérgerie et son œuvre allait être néfaste. L'année suivante, le groupe tourna le dos à Mgr Grouard O.M.I., qui venait y donner les exercices habituels et refusa de lui toucher la main. La rupture était totale et, suprême douleur de l'évêque, pas un prêtre disponible pour réparer la brèche.

Quand le P. Gourdon put enfin venir avec le Frère Rio O.M.I., le 26 Mars 1900, « il ne trouva de tout le camp, que trois vieilles femmes métisses demeurées fidèles à leur baptême. Tous les autres étaient devenus protestants. Il est vrai qu'ils continuaient à dire leur chapelet au temple, tandis que le ministre leur parlait en anglais ». (R. P. Duchaussois: Aux Glaces Polaires, p. 362).

Cette dernière remarque du R. P. Duchaussois illustre bien le peu de conviction des indigènes quant à l'enseignement du « priant anglais ». Son interprète métis déclarait sans scrupule ne tenir à lui que pour son salaire qui l'aidait à entretenir sa famille. Le ministre même de ce temps-là, le révérend Alfred Vale, était-il bien convaincu de la bonté de sa cause? Il est permis d'en douter puisque, après plus de 25 ans de travail pour le compte de l'erreur, il offrit ingénûment ses services aux missions catholiques de même Vicariat... Chose moins douteuse, c'est que son influence était considérable à la Rivière-au-Foin où il avait réussi à établir une petite école avec dispensaire, la seule, du reste, que le protestantisme possédât alors dans toute la vallée du Mackenzie.

Sa méthode pour retenir ses adeptes consistait surtout en de fréquents cadeaux matériels. Alléchés de

cette façon, les rusés Indiens l'assuraient volontiers de leur attachement, puis, sur le champ, s'en allaient dire au prêtre catholique:

— « Vois comme le "priant anglais" est généreux pour nous. Les sauvages prieraient volontiers avec toi aussi; mais, toi, tu ne donnes rien... ».

Les quelques-uns, qui de temps à autre se rapprochaient de la véritable église, ne se gênaient pas plus, à l'occasion, pour déclarer au Père:

— « J'ai besoin de thé, de tabac, d'habits pour mes enfants. Si tu ne veux pas m'en donner je serai obligé d'en demander à l'Anglais... Il n'est pas avare comme toi, lui... ».

En de telle occurences, le prêtre a beau se répéter que les âmes ne s'achètent que par le sang du Christ et non par des présents matériels, il n'ignore pourtant pas non plus que les petits présents entretiennent l'amitié et sont parfois la clef qui ouvre les cœurs.

Seulement, la méthode des cadeaux est extrêmement délicate avec les Indiens, qui sont d'insatiables « quêteux ». Plus on leur donne et plus ils demandent. Leur avidité reste toujours inassouvie et leur appétit va sans cesse grandissant.

Le P. Bousso le comprit-il bien et, sur ce point, agit-il constamment selon les règles d'une juste prudence?... Il était naturellement généreux, espérait recouvrer rapidement les pertes subies dans le passé, regagner plus facilement quelques familles notables dont l'influence serait décisive pour la conversion du groupe entier. Peut-être ces raisons le conduisirent-elles à des exagérations. De là, en tout cas, lui vinrent d'assez fâcheux ennuis, sans les bons résultats escomptés.

Cela explique, pour une large part, les crises de dépression morale dont il souffrait parfois, lui habituellement si gai et entreprenant. Personne, d'ailleurs, d'entre ceux qui ont expérimenté la rude

épreuve de la solitude dans ces désertiques et déprimantes régions boréales ne saurait s'en étonner, encore moins s'en scandaliser.

Pour combattre les idées noires et jouir des avantages de la vie religieuse en communauté, le Père n'hésitait pas à franchir fréquemment la distance de 75 à 80 milles qui sépare la Rivière-au-foin des missions plus importantes de Résolution ou de Providence. C'était là qu'il se retrouvait véritablement lui-même, au contact des Oblats, des religieuses et des enfants de l'école. Inutile d'ajouter qu'il ne restait jamais inactif, mais se montrait toujours bouté-en-train, prêchant, confessant et voyageant volontiers pour aider ses confrères.

Au début de 1923, Mgr Breynat le chargea d'une expédition particulièrement importante, mais longue et ardue, dans le but d'amener au giron de l'Eglise une bande en majorité encore païenne connue sous le nom assez impropre de « Ettcha Ottinés » ou « Gens du lac la Truite ». En réalité, le groupe vivait sans résidence fixe, errant parfois à plus de 150 milles du fort Providence, dans l'immense territoire qui forme le bassin de la rivïère Kakissa (ou « Kaikke »).

Pour être plus sûr de les joindre, le Père se mit en route au cœur de l'hiver, malgré l'âpreté de la température, — 40o sous zéro et au-delà, — et la courte durée des jours. Son principal compagnon était le dévoué Frère Henri Latreille O.M.I.

Le gain spirituel fut la régularisation d'un mariage et l'administration du saint baptême à une trentaine de personnes, des enfants pour la plupart. Pour comprendre de quelles misères physiques il fallut payer ces consolations morales, rien de mieux que d'en ouïr le récit de la bouche du Frère Henri. Sur ses lèvres dramatisantes, l'expédition eut un caractère presque homérique.

Après trois épuisantes journées de marche, nos voyageurs arrivèrent à la cabane d'une famille catholique, la seule qui fût connue comme telle en cette région. Leur intention était de s'y reposer un peu et d'y prendre renseignements sur les moyens d'atteindre les autres camps.

On leur fit bon accueil et ils y passèrent la nuit; mais bien désagréable fut leur surprise, le lendemain, de constater que leurs provisions avaient baissé de moitié pendant leur sommeil. Et puis, en fait de renseignements, leurs hôtes entassaient comme à plaisir obstacles sur obstacles, de façon a faire croire les autres familles à peu près inabordables sans leur secours à eux-mêmes, pour lequel secours ils posaient des exigences dignes de véritables païens.

Ignorant des conditions vraies des gens et du pays, le Père se montra conciliant, engagea cómme guide un des grands garçons de la maison, fit plusieurs promesses onéreuses et partit le surlendemain après sa messe, en oubliant par mégarde de remettre sa bouteille de vin dans sa chapelle portative. On juge de sa stupéfaction quand, à l'heure du dîner, il se vit rejoint par le frère de son engagé qui, après avoir partagé sans plus d'invitation le repas commun, tira de sa poche ce singulier billet:

« Mon Père, vous avez oublié ici votre vin de messe. Alors, on le garde pour quand vous reviendrez... ».

— « Comment, remarqua-t-il, tu n'as pas apporté ma bouteille?... ».

— « Non ».

— « Mais... tu sais pourtant bien que j'en ai besoin pour dire la messe. Pourquoi ne l'as-tu pas apportée? Elle n'aurait pas alourdi ton traîneau... ».

L'Indien haussa les épaules, retourna à son attelage, s'assit dans sa « carriole » et déguerpit silencieusement comme il était venu...

Un des jours suivants, le Père, qui est fatigué et en sueur, est saisi par le froid tandis qu'il détèle

ses chiens. Des frissons de fièvre lui courent dans tous les membres. Il mange peu et ne réussit pas à se réchauffer suffisamment pendant la nuit. Il repart, néanmoins de bon matin, mais est obligé de s'asseoir sur son traîneau, une bonne partie du temps, ce qui ralentit considérablement l'allure des coursiers déjà fort amaigris. Sa mine est pitoyable, son teint verdâtre. Il lui survient des vertiges. Le Frère Henri, qui s'en aperçoit, est très inquiet. Les Indiens, eux, ne soufflent pas un mot. Que faire?

A la fin, le Père se fait apporter sa caisse à chapelle, en sort sa boîte de médicaments, se verse une large dose de « painkiller » dans une demie-tasse de thé et avale d'un trait l'horrible breuvage. Se figure se crispe en une vilaine grimace; toutes les muqueuses de sa bouche se contractent et son estomac paraît entrer en ébullition. Mais l'effet est des plus salutaires. Une réaction énergique se produit. Il entre en transpiration et s'endort, tandis que la fièvre commence à tomber. Au matin, il peut prendre de la nourriture: il est sauvé.

Mais, hélas! la quantité de vivre restante était déjà plus que réduite et les Indiens, même avec de la bonne volonté, étaient incapables de les aider, ne vivant ordinairement qu'au jour le jour, de la maigre capture de leurs collets à lièvres. Pour comble de malheur, avec les victuailles s'était épuisé aussi ce trompe-la-faim habituel de tant de faméliques, le tabac. Plus rien pour bourrer la pipe; plus rien non plus pour la dent des chiens... Plusieurs de ceux-ci avaient été abandonnés.

Les autres traînaient la patte, lamentablement efflanqués. Pendant deux longues journées, il fallut marcher en serrant constamment sa ceinture.

Pas surprenante après cela la réponse du brave Frère, dont l'appétit comme de juste, était en proportion de sa corpulence herculéenne. Quand ils arrivèrent en vue de la Mission:

— « Frère Henri, héla le Père Bousso, regardez là-bas les enfants qui nous attendent... ».

— « Moi, rétorqua l'autre, c'est la porte du réfectoire que je regarde! ».

D. - *Retour en France.*

Après s'être rétabli des fatigues de ce rude voyage, le Père reprit le chemin de sa « solitude » de la Rivière-au-foin-. Mais sa santé restait sensiblement ébranlée. Aussi Mgr Breynat, qu'un surmenage nerveux obligeait à prendre un repos prolongé hors de son Vicariat, résolut-il de l'emmener vers son pays natal qu'il n'avait pas revu depuis dix-huit ans. Mais lui trouver un remplaçant n'était point chose commode. Par crainte de l'exposer ensuite à une déception fâcheuse, ce n'est donc qu'en revenant de sa visite estivale à toutes ses missions échelonnées sur le fleuve Mackenzie, que Monseigneur put lui communiquer sa décision, à laquelle le Père ne s'attendait pas le moins du monde pour cette année-là. Pour mieux comprendre son étonnement, il convient de se rappeler que, à cette époque, il n'y avait dans tout le territoire du Nord-Ouest ni téléphone, ni télégraphe, ni service postal organisé, mais seulement de très rares bateaux de passage pendant la période ouverte à la navigation.

Monseigneur survenait donc sur son gaz-boat, on peut dire à l'improviste comme toujours, avec deux ou trois compagnons, un peu avant midi. Comme d'habitude la franche cordialité fut le meilleur régal du dîner. Vers la fin du repas:

— « Père, déclara Monseigneur, je m'en vais en France prochainement ».

— « Je vous souhaite bon voyage, Monseigneur. Cela vous fera certainement beaucoup de bien ».

— « Je l'espère. Et vous, Père, si vous deviez " sortir ",combien de temps vous faudrait-il pour plier vos bagages? ».

— « Moi?.. 25 minutes, Monseigneur », répondit dans un éclat de rire le Père Bousso, qui ne songeait qu'à un badinage.

— « Eh bien, Père, faites votre malle et venez avec nous ».

Le Père demeura interloqué, regarda son évêque et pâlit. Monseigneur ne souriait même pas.

— « Ce n'est pas sérieux, Monseigneur? » interrogea-t-il.

— « C'est très sérieux, Père... Vous m'avez demandé 25 minutes; je vous donne deux heures pour vous préparer; mais hâtez-vous; car nous n'avons pas de temps à perdre. Il nous faut profiter du calme sur le lac ».

— « Mais, Monseigneur, j'ai besoin de voir mes gens, qui ne s'attendent à rien. Vous les connaissez: ils...

—. « Quittez tous soucis, Père. J'enverrai quelqu'un pour vous remplacer ici. Pour vous, vous avez besoin de vacances, et je veux que vous en preniez. Hâtez-vous!... ».

Quelques heures plus tard, sur les ondes du lac moirées par le soleil couchant, le P. Bousso, dont le cœur était gonfié d'émotions et pour qui la joie de revoir la chère Bretagne ne disait plus rien, contemplait avec regret s'enfoncer jusqu'au niveau des eaux les dernières cimes d'arbres qui marquaient la place de sa bien-aimée mission Ste Anne de la Rivière-au-foin. Et pourtant, dans sa pensée, l'absence ne devait durer qu'une année. Mais ceux-là me comprennent qui connaissent la force des liens spirituels qui attachent parfois le coeur du pasteur à ses ouailles, surtout quand il a souffert pour elles. Tous ceux qui ont connu un peu profondément le cher P. Bousso savent aussi que ces lignes ne tendent pas à faire de la poësie.

Il trouva l'occasion d'un autre sacrifice intime à Résolution, où il apprit que son remplaçant tempo-

raire allait être le plus jeune de ses quatre compagnons de 1903. Celui-ci était pour le moment au Fort Raë et tous deux ne s'étaient vus que l'espace d'une heure en vingt ans. Hélas, malgré le grand désir des deux amis et un long mois d'attente, toujours faute de communications, la rencontre ne put avoir lieu. Ce fut une ombre de plus sur l'agrément du retour.

Son arrivée à St. Congard prit les proportions d'un gros événement. Dans la paroisse encore foncièrement chrétienne, lui qui venait de si loin, d'un pays si mystérieux et après une si longue absence, fut admiré comme un héros que tout le monde veut voir et fêter. Sa popularité en vint au point de porter ombrage à certaines personnalités et de lui causer des embarras qui influèrent considérablement sur le reste de sa carrière sacerdotale. La maladie et un imbroglio de circonstances qu'il est inutile d'exposer ici eurent, en tout cas, pour effet d'empêcher son retour au Canada, l'année suivante.

III.

Le Curé Normand (1924-1944).

Désireux néanmoins de continuer le saint ministère dans la mesure de ses forces et de n'être à charge à aucune province ni vicariat, il offrit ses services provisoires à l'évêque de Bayeux qui lui confia d'abord la petite paroisse de Hottôt-les-Bagues. Dans la suite, son transfert du Vicariat du Mackenzie à la deuxième province de France ayant été régulièrement autorisé, le même Ordinaire lui donna charge de la cure d'Ouilly-le-Tesson et la desserte des deux localités voisines: Rouvres et Maizières.

A cause des douleurs fréquentes, conséquences d'une phlébite dont souffraient ses jambes, et de la nécessité de circuler souvent pour desservir ses trois paroisses, l'évêché mit à sa disposition une

camionnette pour laquelle il dut évidemment se pourvoir d'un brevet de chauffeur. Après quelques essais, il s'en alla donc à Caen pour subir l'examen prescrit. Or, l'examinateur lui était complètement inconnu, peut-être pas très « calottin » et sûrement de mine plutôt rébarbative... Froidement ils s'assirent l'un à côté de l'autre. Le Père prit le volant et démarra, tandis que l'autre roulait silencieusement une cigarette. Au bout d'un moment, — sans que le candidat-chauffeur l'ait voulu, bien sûr, — mais peut-être par suite d'une distraction de sa part, la capricieuse machine s'en fût heurter le trottoir. L'agent regarda de travers et dit d'un ton bourru:

— « C'est comme ça que vous savez conduire? ».

— « Bien, répliqua le Père, chacun son metier, n'est-ce pas? Je n'y suis pas habitué beaucoup, moi, à cette affaire-là... Si j'avais ici mon traîneau à chiens, ça m'irait certainement mieux que cette bagnole.

— « Quoi?... Un traîneau à chiens?... D'où venez-vous donc? ».

— « Moi? je suis un ancien missionnaire du Canada ».

— « Comment, du Canada?... Vous êtes un colonial alors... Moi aussi je viens des colonies. J'ai passé six ans au Tonkin ».

— « Et moi, dix-huit ans au bord de l'Océan Glacial ».

— « Des pays qui ne sont pas comme la France, ceux-là, hein, monsieur!... ».

La conversation continua et le brevet fut accordé sans objection.

Nul doute que le zélé curé se dévouât sans compter pour ses paroissiens normands, comme il l'avait fait pour ses Indiens du Mackenzie. Mais le souci de leurs âmes et de leur salut éternel ne touchait que très superficiellement ces braves paysans généralement favorisés des biens de la terre. Qu'on en juge par cet extrait d'une de ses lettres.

« ... Je suis littéralement débordé. Je ne rentre régulièrement que le soir. Hier, j'ai dû visiter quatorze malades; j'étais éreinté. Depuis le 15 février, je suis toujours sur les chemins. Le 16, mourait un parent éloigné, curé de Servillé. J'ai dû assumer le tracas des funérailles, des visites, et le soin de ses trois paroisses, ce qui porte à six les églises que je dois surveiller... Pourvu que je tienne! Mais je ne vous cache pas que je suis vraiment à bout de forces. Enfin, tout est pour Dieu... ».

En vérité, ses ouailles l'aimaient bien, surtout à cause de sa joviale simplicité; mais leur déplorable indifférence à l'égard des choses religieuses lui brisait le cœur. De là cette sorte de lamentation:

« ... Tous les préparatifs de la fête de Pâques m'ont absorbé depuis 6 heures du matin jusqu'au soir. Je voulais avoir de bonnes Pâques. J'ai donc entrepris une sorte de mission dans mes trois paroisses. Résultat?... nul ou presque. A peine 150 communions pour 700 personnes en âge de communier. A Ouilly, faisant leurs Pâques: trois hommes sur 115; à Rouvres, trois sur 75; à Maizières, deux sur 125... C'est désespérant, et l'on se demande comment la France tient encore debout, puisqu'elle lâche la main de Dieu ».

Etablissant ensuite une comparaison avec la mort pieuse d'un de ses cousins qu'on vient de lui annoncer, il ajoute avec mélancolie:

« Ici, c'est tout juste si l'on m'appelle pour me dire: " il est fini ". Et l'on pourra mettre en grosses lettres: " muni des sacrements de l'église ". Oh! l'on ne passera pas à côté, comme on dit. On lui paiera une inhumation de 1000 francs, un beau cercueil de 1.200 francs ; des centaines de faire-parts; les plus belles couronnes et les gerbes les plus rares. Mais des messes, on n'y pense pas... Que voulez-vous? Il n'a plus besoin de rien, comme on me le disait encore, hier... Tu vas me croire découragé?...

Non c'est notre sort à nous, Juifs-Errants du Bon Dieu, de ne connaître ni joie ni consolation. Il faudrait pouvoir s'y faire; mais la nature est toujours là. Enfin, espérons que là-haut sera le repos vrai, les grandes vacances... ».

Ces dernières phrases principalement peignent à merveille l'âme du missionnaire. Toute sa vie, il fut un enthousiaste, sujet à de fortes crises de tristesse, tombant presque sans transition des sommets illuminés dans des abîmes noirs. Ce fut sa grande souffrance sacerdotale et probablement celle qui empêcha le plus son retour au Mackenzie. Et pourtant, comme il y pensait souvent!... L'une des plus douces joies de ses dernières années fut de loger sous son toit presbytéral, pendant quelques jours un de ses confrères de là-bas. On organisa une conférence avec projections sur ces lointaines contrées. La salle était comble et l'âme du pasteur jubilait. Il y chanta lui-même l'« Ave, maris stella », en langue montagnaise. Tout le monde parut heureux et la collecte fut abondante, bien que la plupart des assistants ne missent presque jamais les pieds à l'église.

Un jeune électricien de dix-huit ans, qui avait passé toute sa journée du dimanche à préparer la salle, n'accepta d'autre rétribution qu'une cigarette offerte par le missionnaire. « J'ai fait cela pour vous, déclara-t-il, parce que vous travaillez pour le bien du peuple ».

IV.

Fin tragique.

Cinq mois plus tard éclatait la guerre. Les renseignements nous manquent sur l'action du P. Bousso pendant ces années d'épreuve. Il est néanmoins hors de doute, vu son tempérament et son passé, qu'il dut faire son plein possible pour aider la résistance. Etant donné sa connaissance de l'anglais, il

ne cachait pas son dessein de s'engager comme aumônier dans les armées alliées d'invasion. C'est d'ailleurs sa participation à la Résistance qui provoqua sa fin tragique, comme il ressort de cette lettre de Son Excellence, Monseigneur P. Fallaize, O.M.I., lui-même originaire du diocèse de Bayeux, durant vingt-six ans missionnaire au Mackenzie, et retenu pendant la guerre près du Carmel de Lisieux. Unique document à notre disposition, mais combien précieux pour relater l'arrestation et la mort de notre héroïque confrère!...

« Lisieux, 19-12-45.

« ...Pour des raisons que je comprends et apprécie parfaitement, vous vouliez savoir tout ce qu'on pouvait apprendre sur le sort du cher Père Bousso. Bribes par bribes, je puis vous faire l'histoire aussi complète qu'on peut la connaître actuellement.

« Avant le débarquement des alliés, il semble qu'il avait des attaches avec un parti de résistance. Jusqu'à quel point?

« Dans ce groupe on fit un jugement sommaire de deux communistes qui furent condamnés à être pendus. Avant l'éxécution, on leur proposa le service d'un prêtre. L'un d'eux ayant accepté, on appela le Père Bousso, curé d'Ouilly-le-Tesson.

« Lors de l'exécution, une des deux cordes se rompit et le Père Bousso demanda et obtint la grâce du supplicié. Celui-ci, remis en liberté (1) alla dénoncer à la Gestapo toute la bande, y compris le Père Bousso. Ils furent tous incarcérés à Caen quelques jours avant la libération. Le jour même du débarquement, le 6 juin 1944, ils furent fusillés en bloc dans la prison et enterrés dans un couloir. Puis, le siège de Caen se prolongeant, une quinzaine de

(1) Vraisemblablement sur promesse de dénoncer ses complices. (Note de l'auteur).

jours après, les Allemands déterrèrent secrètement les victimes et on ne sait ce qu'ils ont fait des corps.

« Le 28 novembre dernier, sous la présidence de Mgr Picaud, qui prit la parole, un service solennel a été chanté à Ouilly-le-Tesson, en présence d'une foule venue des environs.

« La Semaine Religieuse (de Bayeux), en relatant ces faits, considère le Père Bousso comme victime du devoir sacerdotal.

« Pourrai-je avoir d'autres détails... Si oui, je tâcherai de vous les donner...

« P. Fallaize O.M.I., év. de Thmuis ».

En fait, rien de substantiel n'est venu depuis lors modifier ce bref et palpitant récit de notre vénéré correspondant. Depuis plusieurs années déjà, le Père avait perdu son unique sœur, qu'il aimait avec tendresse et qui, toute sa vie, avait témoigné un singulier intérêt pour les missions oblates. Avec lui disparaissait donc sa famille de la terre.

Si Eugène de Mazenod enfant considérait comme une gloire pour la lignée de ses aïeux de finir par un prêtre, ne peut-on pas dire que celle du R. P. François Victor Bousso O.M.I. s'éteignit dans le sang d'un prêtre missionnaire et martyr... R.I.P.

* * *

REV. FR. SWAMINADAR GNANA PRAKASAR O. M. I. (1875 - 1947).

Fr. Gnana Prakasar died of enteric fever at the Hospital at Manipay in the early hours of Wednesday, the 22nd Jan. 1947, at the age of 72. Almost till the end we had hoped that his robust constitution would have pulled him through. God's will was otherwise.